

LIBRAMONT

Jennifer Deneffe apprivoise le suspense

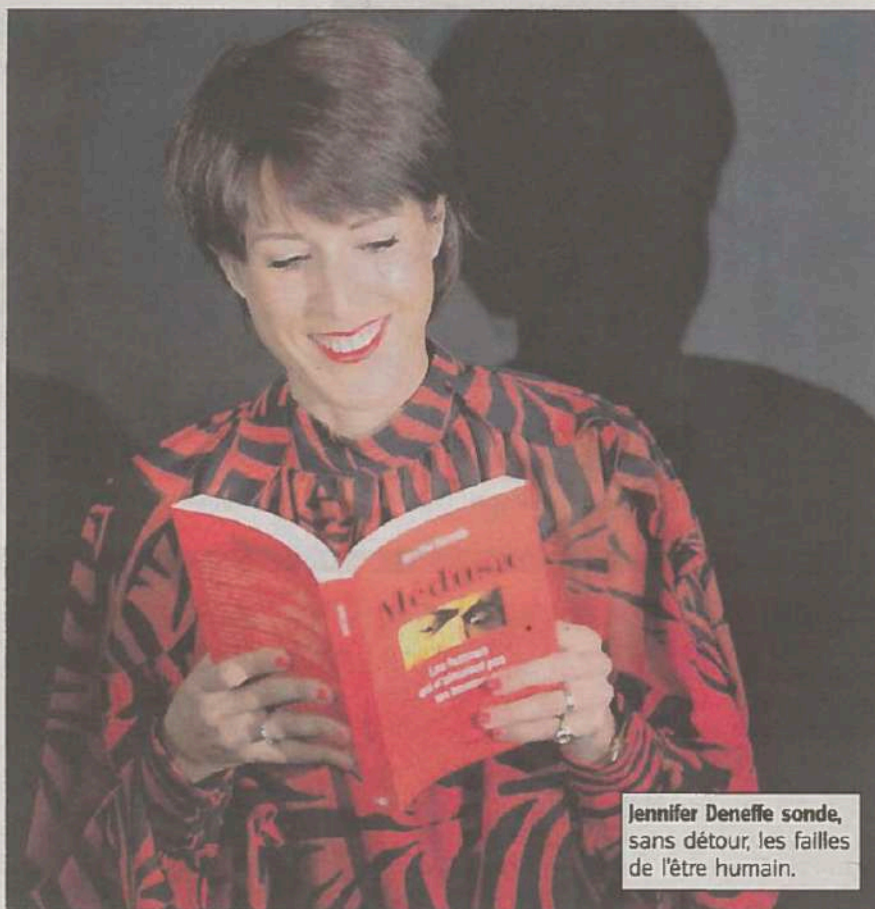
« Médusa » est un thriller qui tient en haleine jusqu'à la dernière ligne, sur fond de psychopathie et de folie douce-amère. Rencontre avec son auteure.

• Marielle GILLET

On ne déflorera pas l'intrigue. On vous dira déjà, ici, que le dernier roman de Jennifer Deneffe, écrivaine originaire de Petitvovir (Neufchâteau) vivant à Libramont, marche sur le fil haletant du suspense. Jusqu'au dernier mot. Nous avons questionné l'auteure, qui cultive une douce énigme, sur son écriture, sa vie parallèle d'écrivain, ses états d'âme. On vous plante le décor malgré tout. La trame de *Médusa*, c'est l'exigence complexe de l'étude psychiatrique du meurtrier (ou pseudo-meurtrier). Louis Théodore est inculpé du meurtre de sa femme. La scène se déroule à Bruxelles, en 2018. Sa psychiatre, Audrey Renard, interprète les délires du présumé coupable à la justice. Le médecin est convaincu de l'innocence de son patient. Elle s'immisce dans l'enquête de l'inspecteur Boel, qui ne partage pas son avis. « Il n'y a rien de moins évident que l'évidence », sourit l'auteure. De manière générale, il est un fait que la psychopathologie criminelle me fascine, et particulièrement, l'âme des tueurs en série. Sans doute que ma formation initiale a contribué à l'élaboration de l'intrigue, mais pas davantage que ma passion pour les trajectoires de vie. »

« À Disneyland Paris, j'ai vu se pavaner un personnage atypique... »

Jennifer Deneffe se place aussi du côté des vulnérables et sonde, sans détour, les failles de l'humain. Une histoire qui ébranle les consciences, heurte les âmes, ouvre l'esprit critique à vif. Au quo-



Jennifer Deneffe sonde, sans détour, les failles de l'être humain.

tidien, Jennifer Deneffe est biographe. « Ce métier et les voyages qu'il implique répondent à un même besoin : assouvir ma curiosité du genre humain. L'homme, ses forces et faiblesses. L'homme en interaction avec d'autres. L'homme, créateur d'œuvres. » L'auteure raconte qu'il y a trois ans, alors qu'elle visitait la Galerie des Offices, à Florence, elle a vu *Médusa*, cette peinture du Caravage. Depuis lors, l'image de ce visage agonisant d'angoisses planait en elle. « Plus tard, à Disneyland Paris, j'ai vu se pavaner un personnage atypique. C'était une femme, petite de taille, mais dont le charisme compensait les centimètres absents. Carine Baratini était née. » L'écriture de Jennifer Deneffe est parsemée de métaphores, les mots se dessinent dans la tête, les scènes se vivent au plus profond des tripes. Un livre qui vous fera retenir votre souffle et palpirer le cœur. La chute de ce roman est imprévisible. Tout comme les sursauts des âmes ? ■

« Si l'homme peut être bon, c'est qu'il peut être mauvais »

Qui êtes-vous, Jennifer Deneffe ?

J'ai quarante ans. Mes origines ardennaises sont ce qu'il y a de plus enraciné en moi. J'ai beaucoup voyagé, mais où que j'aille, je reviens toujours en province de Luxembourg. L'air y est différent. Tout comme, si mon esprit me conduit à explorer d'autres univers, imaginaires et surréalistes, j'adore le plancher des vaches.

Votre dernier roman a pour thème la psychopathie et la pathologie criminelle. Avez-vous voulu faire passer un message ou simplement raconter une histoire comme une autre ?

En effet, j'ai souhaité retracer l'itinéraire d'une folie. En l'espèce, dans ce roman, celle de Carine Baratini. Elle est à Renard (psychiatre de l'histoire) ce que le Joker est à Batman. Soit dit en passant, j'avoue qu'imaginer ce duel m'a beaucoup amusée. Je reste convaincue que la compréhension du héros passe par celle de l'antihéros.

Un message ? Oui. J'ai grossi le trait dans cette histoire, mais, oui, au-delà du thème psychopathique.

Il n'y a pas de normalité sans déviance. Selon moi, la normalité est une construction humaine : elle n'existe pas. La normalisation détruit ce qu'il y a de plus merveilleux dans l'homme. La normalisation conduit au radicalisme. Or, ce qui confère sa beauté à notre civilisation, ce sont les différences.

Comment écrivez-vous ? Entendons par là cette évolution à partir de l'éclosion du sujet et jusqu'à sa mise en écriture. Ce n'est pas moi qui choisis le sujet, c'est le sujet qui choisit de se révéler. L'écriture est une sorte de matérialisation des pensées.

Croyez-vous que la littérature puisse apporter certaines réponses à certaines questions existentielles ?

Poser la question, c'est y répondre. Les très grands auteurs ont ce pouvoir. Je pense à Zweig, Stendhal, Mauriac, Sartre, Baudelaire. Et je pense aussi à Jacques Brel. Outre l'évasion, et je ne vous apprend rien, lire permet de résoudre certains conflits internes, de briser une certaine solitude, de remettre en question l'évidence.

À mon niveau, c'était implacable, il me fallait décortiquer l'existence, son sens. Enfin, ceux de mes personnages ! D'expérience, il est une certitude : aborder avec sincérité des questions existentielles vous arrache des plumes au passage. L'écriture est un don de soi. J'ai d'autant plus de respect pour le courage des auteurs, reconnus ou ignorés.

Racontez-nous votre choix du titre « Médusa - Les femmes qui n'aiment pas les hommes » et le clin d'œil qu'il sous-entend...

« Médusa », vous l'aurez compris, en référence à cette peinture italienne au centre de l'histoire. « Les femmes qui n'aimaient pas les hommes ? » parce qu'il s'agit bien de femmes qui ont des comptes à régler avec un homme ou avec les hommes. Et puis, en effet, j'ai trouvé assez amusant d'asseoir ce titre parmi la multitude que compose le champ littéraire, en tant que cousine (très) éloignée de l'œuvre de Stieg Larsson où ce sont « les hommes qui n'aimaient pas les femmes ». ■ M.G.